



HAL
open science

Origine des Cambodgiens (Tsiam, Moïs, Dravidiens, Cambodgiens)

S. Zaborowski

► **To cite this version:**

S. Zaborowski. Origine des Cambodgiens (Tsiam, Moïs, Dravidiens, Cambodgiens). Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 1897, pp.38-59. halshs-01175563

HAL Id: halshs-01175563

<https://shs.hal.science/halshs-01175563>

Submitted on 10 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Don de M^r H. BREUIL

INSTITUT
DE
PALÉONTOLOGIE
HUMAINE
PARIS

ORIGINE

DES

CAMBODGIENS

(Tsiams, Moïs, Dravidiens, Cambodgiens)

PAR

ZABOROWSKI

*(Extrait des Bulletins de la Société d'Anthropologie
de Paris).*

PARIS

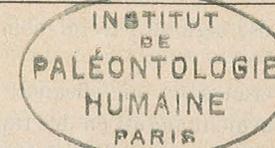
1897

8



P. 145.

(Extrait des Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris)



**Origine des Cambodgiens.
Tsiams, Moïs, Dravidiens, Cambodgiens.**

PAR ZABOROWSKI.

I. — Dans la précédente séance, faisant allusion à des doutes formulés dans une récente publication, j'ai rappelé les preuves de l'authenticité des crânes de Moïs, rapportés par M. Néïs, et insisté sur leur valeur. Voici comment s'est exprimé dans une de ses brochures (*Rapport sur une excursion scientifique chez les Moïs de Baria*, p. 9) M. Néïs lui-même :

« Ces crânes ont été recueillis par nous-même dans un des lieux spéciaux (Nui-Ma)¹ où les Moïs exposent les os de leurs morts après les avoir exhumés². Nous les avons étiquetés 1, 2, 3 et 4. Les nos 1 et 2 ont été pris dans des cercueils réservés aux os des notables; chacun provient d'un cercueil différent; le n° 3 a été pris dans un cercueil réservé aux os du peuple; le n° 4 a été ramassé non loin de là parmi un amas de débris d'ossements³, marquant le lieu où ils plaçaient autrefois les os de leurs morts. Cette coutume de l'exhumation des morts après un certain temps d'inhumation ne se retrouvant chez aucun des peuples limitrophes⁴, nous avons lieu de croire à l'authenticité certaine de ces crânes. »

Le même caractère d'authenticité s'attache aux deux crânes Thioma et aux deux crânes Lays, ceux-ci recueillis, dit M. Néïs (*Bull.*, 1882, p. 533), au village de Crang, par 12°20 de latitude Nord, et 106° de longitude Est.

Les indications de M. Néïs me paraissent d'autant plus exactes, d'autant plus valables, que par exemple le crâne dont l'indice céphalique monte à 79,49, et l'indice orbitaire à 91,67, qui est

¹ Fourré sacré, montagne des esprits.

² Trois à cinq mois après les avoir enterrés.

³ Ne figure pas parmi les crânes mesurés.

⁴ Mais nous l'avons signalé sur la côte orientale de Madagascar, en raison des rapports ethnographiques de cette région avec les îles de la Sonde.



malais probablement, est signalé par lui comme trouvé dans un cercueil de notable.

Primitivement ces crânes ne me disaient rien en raison de chiffres erronés qui m'avaient induit en des rapprochements trompeurs. Mais après les avoir mesurés à mon tour, je me suis trouvé en face d'une série assez homogène caractérisée au plus haut point par une spéciale association de caractères (sous-dolichocéphalie, platyrrhinie, mésosémie). Cette association, d'ailleurs, je l'ai retrouvée sur d'autres crânes de sauvages, les Bahnars, et sur d'autres crânes encore venus du Cambodge. Et elle ne me permettait d'autre rapprochement que celui que j'ai fait avec les Dravidiens du Sud de l'Inde. Mes recherches me donnaient, en effet, bientôt l'absolue certitude que les Moïs de ce type cranien étaient de souche indienne. J'avais l'avantage sur mes prédécesseurs qui se sont occupés des mêmes questions, d'être fixé sur l'origine et les points essentiels de l'histoire des Tsiamis. Les Tsiamis, je l'ai exposé¹, maîtres de la Cochinchine pendant plus de quinze siècles, et pendant quelques siècles au moins de la plus grande partie de l'Indo-Chine, étaient en relations avec les habitants des îles de la Sonde, et venaient aussi plus ou moins directement du Sud de l'Inde. Il me paraît même aujourd'hui probable que quelqu'un des grands royaumes du Sud de l'Inde, puissants quelques siècles avant et après notre ère, a pu considérer la Cochinchine et tout le Tsiampa, pendant longtemps, comme une de ses possessions lointaines, tellement les communications avec lui étaient incessantes.

Or, ces Tsiamis ont laissé des débris qui ont conscience de leur passé historique et qui, résistant même aux persécutions, se sont toujours donnés pour ce qu'ils sont. Parmi ceux de ces Tsiamis fidèles à leur tradition, qui forment le groupe de Tay-Ninh, un observateur très exact, M. Reynaud a reconnu trois types : un type *moï* qu'il qualifie à tout hasard d'indo-australien, un type *malais*, un type *sous-caucasique* qui est notre indonésien (fig. 4).

Voici la description du type *moï* représenté à lui seul, indépendamment des Métis, les plus nombreux, par le tiers des Tsiamis : « La face paraît plus large que haute ; elle est, en effet, très large par rapport à sa hauteur, le maxillaire supérieur étant réduit dans le

¹ *Populations de l'Indo-Chine, les Tsiamis, origine et caractères*, 1 broch. in-8° Paris, 1895.

sens vertical, et le front, loin de se rétrécir au-dessus des orbites, pour donner cet aspect losangique caractéristique des figures mongoliques, les domine au contraire, participant ainsi de cet élargissement général. Ce n'est pas la saillie des pommettes, d'ailleurs, qui constitue la ligne transversale dominante. La largeur de la région zygomatique et massétérienne rend cette saillie faible. L'œil est un peu enfoncé, et la partie saillante de la cornée nota-



Fig. 4. — Tsiamis du Cambodge (Photogr. Harmand).

blement en arrière du sourcil. Cette disposition subrectiligne de la base du front, le point élevé de la naissance du nez, le peu de distance de la pupille au sourcil et le raccourcissement de la face en dessous, indiquent une région orbitaire peu élevée. L'ouverture palpébrale est moyennement large, son axe n'est pas oblique, la paupière supérieure n'est jamais large, lourde, grasse et proéminente comme chez les Mongols ; et sa partie interne ne descend pas comme chez eux en *bride falciforme*, au devant de la caroncule lacrymale. Le nez, dont la racine est enfoncée au-dessous de la glabella, est droit dès son origine et n'a pas de lobule terminal

séparé. Ses ailes sont assez fortes et saillantes, mais maigres, jamais lourdes comme chez les nègres. La sous-cloison s'insère sur la même ligne que les ailes. L'ouverture des narines est arrondie. Les molaires sont larges, *égales entre elles*. Le menton moyen n'est pas fuyant. Les oreilles sont grandes et écartées. Le visage est glabre ainsi que le corps. Les cheveux quelquefois ondulés sont en général droits, mais plus fins et plus légers que ceux des Annamites, et de nuance moins foncée. La ligne dorsale présente les mêmes courbures que chez les caucasiques. Le teint



Fig. 2. — Groupe de Moïs de Chung-Tham, arrond. de Thu-dau-Mot.

n'est pas jaune mat comme chez les Annamites, mais rougeâtre et grisâtre (nos 36 et 37), comme chez les Malais. »

Ce portrait, je suis en mesure de prouver qu'il est bien exact et qu'il représente fidèlement les traits de la grande majorité des Moïs de la Cochinchine. Voici, en effet, un groupe représentant 26 adultes (fig. 2).

Chez plus de la moitié d'entre eux se montre à un degré extrêmement frappant, cette largeur des diamètres temporal et

bizygomatique, au-dessous duquel le bas du visage raccourci a une apparence triangulaire. Le nez est très large et sans lobule. Les narines ont peut-être leur plus grand diamètre dans le sens transversal; mais les ailes descendant au niveau de la sous-cloison n'en laissent pas voir l'ouverture. Il sont sans barbe aucune. Un seul, au faciès plus négroïde, a des poils frisés assez abondants. A côté, un autre individu, à la figure arrondie, moins désarmatique, rappelle complètement le type battak (fig. 3).

Enfin, il y a un homme au visage allongé, au nez étroit et saillant



Fig. 3. — Cinq Moïs de Chung-Tham.

qui se distingue du premier coup d'œil par l'absence de cet élargissement supérieur déterminant la forme angulaire du bas de la figure. C'est un témoin de la présence du type sous-caucasique parmi les Moïs.

Il me reste maintenant à faire voir que les crânes de M. Néis que j'ai mesurés sont bien des crânes de ces Moïs au visage raccourci que M. Reynaud a décrits et que représente cette photographie. Cela m'est devenu facile. Ces crânes n'ont pas de diamètres frontaux et bizygomatiques très grands. Voici, d'ailleurs, car il est enfin utile que je les publie, les vingt-neuf mesures que j'ai prises sur eux. (V. plus haut les indices : *Bullet.*, 1895, p. 204.)

	Baria I. n'étap. progn. alv. moy. n.	Baria II. glab. et arcad. sourc.-effa.	Baria III osworm. énormes.	Thio- ma 4.	Thio- ma 5.	Lays 6. progn. extrême	Lays 7. Fosse na- sale sans bords inf. se prol. en gouttiér.
Diam. Ant. Post. . . .	183	173	176	174	174	163	175
— transv. maxim. . .	136,5	137	126	134	130	125	136
— basilo-bregm. . .	141	136	133	130	134	125	130
— frontal minim. . .	91	97	91	91	91	80	92
— stéphanique. . .	113	117	104	106	104	99	110
— bi-auriculaire. . .	130	126	118	126	118	110	118
— astérique. . . .	113	100	114	98	104	101	102
Circonf. antéro-post. .	383	374	369	352	355	349	347
Portion sous-cérébrale.	25	21	19	30	22	23	23
— frontale totale. . .	132	121	116	122	123	123	120
— pariétale	148	142	165	122	126	120	115
— occipitale. . . .	103	111	88	110	106	105	113
Longueur du trou occ..	39	31	36	35	31	33	33
Largeur	32	29	31	30	27	27	30
Ligne naso-basilaire. .	101	101	131	100	102	91	100
Circonf. horiz. totale	520	511	498	495	491	475	492
Portion antérieure. . .	180	168	162	150	156	—	160?
Larg. bi-orbitaire ext. .	103	104	104	102	104	96	105
Espace interorbit. . . .	23	23	21	21	20	20	20
Hauteur de l'orbite . .	33	33	33	35	34	31	33
Largeur de l'orbite . .	38	36	38	38	38	35	38
Nez longueur	52	49	44,5	50	51,5	45	50
— largeur	30	27	26,5	28	29	27,5	27
Largeur bijugale	112	112	106	104	103	103	107
— du maxill. sup. . . .	69	64	63	59	61	63	57
Longueur face.	91	81	81	83	84	84	89
Largeur bizygom. . . .	135	130	124	129	124,5	120	130
Hauteur spino alvéol. .	17	—	18	9	10		

Sans le cas exceptionnel du Lays n° 6, dont le prognathisme extrême a déterminé un allongement apparent du bas du visage, ces crânes seraient microsèmes en moyenne, sous le rapport de l'indice facial.

Et M. Reynaud a fort bien vu sur le vivant que cela était dû surtout à la réduction du maxillaire supérieur dans le sens vertical. Ce caractère est très marqué sur les crânes et se traduit par une hauteur spino-alvéolaire tellement faible qu'elle ressemble à une monstruosité, chez deux d'entre eux, les Thio-ma 5 et 6 (9 et 10 mm.).

Je croirais volontiers, d'ailleurs, que cette monstruosité n'est pas sans rapport avec la mutilation que les Moïs s'infligent à l'époque de la puberté (cassage au ras des gencives des deux incisives médianes supérieures). Je l'ai observée sur un Javanais dont on trouvera plus loin les mesures. On a vu, d'autre part, que les orbites ne sont pas très élevées, la grande hauteur des orbites étant en connexité avec la disproportion que présentent le diamètre frontal et la saillie des pommettes chez les mongoliques, disproportion qui n'existe pas chez nos Moïs. Tous ces crânes sont nettement platyrhiniens et par là négroïdes. Mais on remarquera que les plus platyrhiniens (3 et 6) se distinguent non par une largeur de nez plus grande (ce serait plutôt le contraire), mais par une moindre hauteur, par une longueur absolument faible.

J'appelle enfin de nouveau l'attention sur tous les caractères d'infériorité des Lays, caractères négroïdes propres aux proto-dravidiens.

Ma démonstration est donc maintenant complète.

Les Tsiamis sont venus pour la plupart plus ou moins directement du Sud de l'Inde. La majorité d'entre eux étaient d'un type qui forme encore le fond de la population sauvage de la Cochinchine. Or, le crâne de ces sauvages reproduit une association de caractères essentiellement dravidienne. Quoi de plus rationnel?

Lorsque j'ai parlé pour la première fois à M. Hamy des Dravidiens, il m'a rétorqué : *Mais qu'est-ce que c'est que les Dravidiens?* Ceux-ci, en effet, dans l'Inde, si nombreux et si mêlés, se présentent sous des aspects bien divers¹. Mais alors, aujourd'hui, je suis bien tenté de répondre : le Dravidien? C'est le Moï de la Cochinchine. Très purement encore, en effet, celui-ci présente l'ensemble des caractères mixtes qui, théoriquement, constitue le type *dravidien*, toutefois avec quelque chose de plus mongolique dans la peau, la forme du nez et des cheveux.

II. — Je suis en mesure de poursuivre ma démonstration plus loin encore, car les résultats de mes recherches sur les Cambodgiens concordent parfaitement avec ceux obtenus par l'étude des Tsiamis et des Moïs.

De toute nécessité, en raison des monuments, on a dû faire venir de l'Inde l'élément essentiel du peuple Khmer. Mais, tout

¹ On verra, dans le Mémoire qui suit, sur quelles peuplades de l'Inde l'attention doit être attirée pour compléter ce rapprochement.

d'abord, on ignorait à peu près complètement les Tsiam, leur histoire et leurs caractères. Et les monuments khmers apparaissent comme l'œuvre de bouddhistes. Ce n'est que depuis peu qu'on a acquis la certitude que leurs premiers auteurs étaient brahmanistes, et que les Tsiam brahmanistes ont élevé des monuments semblables jusque dans la région de Bin-Dinh et celle même de Hué. Le culte civaïste des Tsiam était celui même des Cambodgiens avant leur conversion au bouddhisme. La question de l'origine des Cambodgiens a ainsi changé de face. D'abord, en effet, l'origine indienne était absolument inconciliable avec les caractères actuels des Cambodgiens. Aujourd'hui, elle s'explique par l'origine même, les caractères et l'histoire des Tsiam.

L'hypothèse qui s'est rapprochée le plus de la vérité est celle de M. Maurel, qui a vu dans les Khmers des monuments, des Dravidiens Moundas, venus en Indo-Chine sous la conduite d'Hindous. M. Maurel s'est efforcé de reconnaître parmi les Khmers, aujourd'hui du type mongolique, un type ancien différent. Mais il faut avouer que ses descriptions sur le vivant nous laissent bien incertains, non seulement sur les affinités de ce type, mais même sur son existence.

Alors que pour M. Maurel les Cambodgiens sont venus directement de l'Inde, amenés par des Hindous; pour M. Harmand, ils sont le résultat de l'agglomération de plusieurs tribus sauvages, analogues aux Kouys, mais différant des vrais Khâs, Moïs, Peunongs, par une proportion infiniment plus grande de sang malais... Les Cambodgiens, suivant lui, ont subi plus tard seulement la domination de vainqueurs plus civilisés, qui leur ont apporté leur écriture, leur législation, leur religion brahmanique et leur architecture. Ces derniers conquérants, sous l'influence desquels le royaume Khmer s'était élevé à l'apogée de sa puissance, se seraient vite fondus dans la masse de la nation, au point de ne plus y laisser de traces, dès que la révolution bouddhique est venue jeter bas les barrières qui séparaient les castes, préservant les éléments supérieurs de mélanges dissolvants. Ce qui sépare les Cambodgiens des sauvages de la rive gauche du Mé-Khong, a dit encore M. Harmand, c'est leur brachycéphalie plus ou moins nettement accusée. Ce qui les distingue des Annamites et des Thays (Siamois), c'est leur taille et leur force musculaire, un peu supérieurs, la couleur plus foncée de leurs téguments, la moindre largeur de la face, la grosseur des lèvres moins générale, leurs yeux

moins bridés, leur nez plus saillant à la racine, leurs cheveux fréquemment un peu ondulés, quelquefois presque *frisés*, quelques traits *négroïdes* de la physionomie.

Fr. Garnier s'est prononcé catégoriquement sur l'origine des Cambodgiens dans un sens un peu différent. Selon lui, leur aspect seul excluait toute présomption en faveur de la présence dans leurs veines d'une proportion notable de sang hindou. L'élément supérieur, civilisateur de ce peuple, devait donc être venu de Java ou de Sumatra.

Toutes ces vues, en apparence si contradictoires, ont un fondement. Elles reposent sur des observations. Débarrassées de l'élément hypothétique, ces observations peuvent donc se concilier. Et elles se concilient en effet par l'intervention et le rôle des Tsiam, jusque-là méconnus. Cette circonstance n'est même peut-être pas une des moindres preuves en faveur de cette intervention et de ce rôle.

J'ai pu, en somme, dégager nettement le type *ancien Khmer*, dont M. Maurel nous avait parlé et expliquer sa présence. Il est d'abord certain que les Cambodgiens pris en masse ne sont plus ce qu'ils étaient. Sur les plus anciens monuments d'Angkor-Thom, ils sont représentés avec des nez droits ou à peine un peu épatés, et le plus souvent avec des yeux horizontaux. En un mot, suivant M. Maurel, les ressemblances avec l'Aryen et le Dravidien sont sensibles. Dans les ruines plus récentes, au contraire, telles qu'Angkor-Vat, le type a changé. Il a pris le caractère mongolique: le nez est plat et les yeux très obliques. L'artiste khmer n'a pas respecté même la figure de Bouddha, dont les cils ont perdu leur placide horizontalité. Le peuple khmer, conclut M. Maurel, était donc constitué à son arrivée, par une race au nez droit et aux yeux horizontaux. Ses chefs étaient Hindous, pense-t-il, la masse était du type des Dravidiens Moundas... J'ai vu et mesuré des types que l'on me présentait comme des Khmers et qui m'ont frappé, dit-il, par leur ressemblance avec les Moundas (*Mémoires de la Soc. d'Anthr.*, t. IV, 1893, p. 534). Le pays n'était certainement pas inoccupé auparavant. Mais, ajoute M. Maurel, il est impossible que des Dravidiens ou des Moundas, qui tous sont dolichocéphales, mélangés à d'autres dolichocéphales, les Indo-Chinois autochtones, aient donné les brachycéphales que sont les Khmers... Il élimine donc tout mélange avec les races du pays (533). En cela, il est logique, faisant venir le peuple khmer d'une émigration en masse. Mais en éliminant ce

mélange, il met en avant une hypothèse insoutenable. En raison du rôle, de l'intervention des Tsiams, composés, comme on l'a vu, de Dravidiens représentés encore purement par la majorité des Moïs, de Battaks indonésiens et de Malais brachycéphales, nous devons au contraire identifier les anciens Khmers aux indigènes de l'Indo-Chine.

Ce sont les habitants de la province de Compong-Thôm, au Sud-Est du grand lac, au cœur même du Cambodge, qui passent pour avoir le plus purement conservé le type national. M. Maurel en a étudié 27. Leur taille moyenne était de 1 m. 64. Sous ce rapport, ils ne s'éloignent ni de certains groupes Moïs, ni des Tsiams. Leur teint le plus habituel serait le noir chocolat et le rouge orangé, nos 28 et 29. Ces nuances sont les mêmes, à l'estimation de MM. Néïs et Reynaud, que celles observées chez la plupart des Moïs, mais avec des tons plus foncés (Maurel, Morice). Elles se rencontrent aussi chez les Malais et les Tsiams, mais avec des tons plus clairs (Maurel, Morice). Les cheveux sont *ondés* le plus souvent. Le nez concave ou droit, rarement busqué, est généralement épaté. Les dents incisives sont verticales plus souvent qu'obliques. Les yeux sont assez souvent *bridés*. Ils ne s'infligeraient aucune mutilation dentaire (?), et M. Maurel insiste beaucoup sur ce trait pour les distinguer des Tsiams, des Malais et des Moïs. Leur indice céphalique moyen est de 80,5. M. Maurel ne donnant pas les indices individuels, il est impossible de décomposer cette moyenne. De sorte que rien de bien net ne se dégage de l'étude de ces vieux Khmers. Il est manifeste seulement qu'ils ne sont pas brachycéphales tous, et qu'ils n'ont pas tous des caractères franchement mongoliques. Mais, sous ce rapport même, la différence n'est pas bien grande entre eux et les autres Cambodgiens. Ceux-ci seraient peut-être un peu plus petits (1 m. 62 suivant Maurel, 1 m. 66 suivant Mondières). Cette diminution, si elle existe, avec l'élévation de leur indice céphalique. Les brachycéphales Malais, Laotiens ou Siamois, qui se sont mêlés à eux en plus grand nombre, sont en effet plus petits encore.

A son port, à sa démarche assurée et presque fière, à une certaine élégance du buste, on croirait le Khmer étranger aux races jaunes. Mais il est *mongolique* par la face. Et il a des habitudes très particulières aux races jaunes. Telle est celle de s'accroupir, simplement en pliant les genoux, le derrière sur les talons sans toucher terre et les bras pendants et en avant par-dessus les

genoux. Cette position très fatigante au bout de peu pour nous, est celle du repos pour lui. Son teint ne diffère pas de celui de nuance chocolat. Quelquefois les parties couvertes paraissent plus foncées, sans doute parce que le roux est moins prononcé sur elles. Il tient ses cheveux courts, une raie au milieu ou sur le côté. Il reste imberbe, à moins qu'une rare moustache très noire vienne légèrement ombrer sa lèvre et que par hyperbole on donne le nom de barbe aux quelques poils de son menton. Les sourcils sont marqués, les yeux peu enfoncés, mais obliques, et le bride-ment de l'angle interne, moins fréquent que chez l'Annamite, s'observe 57 fois sur 100. Le nez souvent droit n'est pas très saillant. Les dents sont très belles, les incisives obliques chez les plus grands. Le tronc est bien développé, la taille généralement bien dessinée; les membres supérieurs ne sont pas très robustes mais bien conformés. La main est mongolique avec de longs doigts grêles, des phalanges minces, mais de grosses extrémités. Le membre inférieur est plutôt grêle. Le pied est petit, dit M. Maurel. Les chiffres qu'il donne (241 à 250) ne répondent cependant pas à cette appréciation, si on compare les Khmers aux autres populations indo-chinoises. Deux particularités attirent l'attention sur lui. Il y a un intervalle très marqué entre le premier et le deuxième orteil. Et le second orteil est souvent plus long que le premier.

Chez nous et d'après un grand nombre de sujets étudiés à ce point de vue par M. Maurel, le premier orteil est à peu près constamment plus grand que le second. Chez les Annamites, au contraire, 30 fois sur 100 au lieu de 2 fois comme chez nous, le deuxième orteil est plus grand que le premier, et 9 fois sur 100 il est égal. Il en est de même chez les Chinois d'après les observations trop peu nombreuses qui ont été faites. Chez les Khmers, le second orteil paraît être plus long, non plus 30 fois, mais 25 fois sur 100. Et dans le groupe des vieux Khmers, le cas ne se présente plus que 45 fois sur 100. Vingt et un sujets Tsiams et Malais mélangés, ont été examinés au point de vue de ce même caractère. Deux d'entre eux seulement, soit 40 pour 100, avaient le second orteil plus grand que le premier. *Sur 15 sauvages, pas un seul n'était dans le même cas.* Ce caractère est donc distinctif des races jaunes, je ne peux pas dire mongoliques, comme M. Maurel, les Malais ne le présentant pas. De la comparaison des groupes précédents au point de vue de sa fréquence, il résulterait que les Khmers sont for-

tement imprégnés de sang jaune, les Tsiams fort peu et les sauvages encore moins (*Bullet.* 1888, p. 437).

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à une différence secondaire sur les connexités de laquelle nous sommes mal fixés, il faut bien dire que les indications qui en ressortent sont confirmées par des données d'une valeur plus sûre. L'indice céphalique des Khmers comparé à celui même des vieux Khmers (80,5), des Tsiams et des sauvages, accuse chez eux une proportion bien plus grande de sang mongolique. La moyenne de chacun des trois groupes de 10 Khmers mesurés par M. Maurel est, d'après son texte, de 82,82 — 83,43 et 83,18, et d'après son tableau, de 82,9 — 84,1 et de 82,4. M. Mondière a trouvé une moyenne toute semblable de 83,74. Les individus les plus grands paraissent se rattacher au type le moins brachycéphale. Et cela confirme ce que je signalais plus haut, à savoir que chez les Cambodgiens comparés aux vieux Khmers, la diminution de la taille est corrélative d'une élévation de l'indice céphalique. Ainsi 9 sujets d'une taille moyenne au-dessus de 1 m.65 avaient comme indice céphalique moyen 82,75, alors que 8 sujets, d'une taille moyenne de 1 m.60, avaient comme indice moyen 84,79. Les écarts individuels sont faibles et la mise en série accuse un seul maximum à 82 (78 — 2, 79 — 1, 80 — 3, 81 — 4, 82 — 6, 83 — 5, 84 — 3, 85 — 2, 86 — 1, 87 — 2, 88 — 2). La circonférence horizontale, de 527 en moyenne, n'annonce pas une capacité très grande. Et en effet M. Néis, qui a pesé trois cerveaux de Cambodgiens dont l'un avait une taille de 1 m.66, a relevé les poids de 1,325 gr. 1,145 et 1,270 dont la moyenne de 1,246 est bien inférieure au poids moyen des cerveaux annamites (1,341) pesés au nombre de 18 par le même auteur.

A s'en tenir à ces observations sur le vivant on ne voit pas bien deux types se séparer l'un de l'autre. Voici pourtant en quels termes M. Maurel décrit ses deux types :

L'un est réellement trapu, et il est à présumer que c'est lui qui est le plus mongolique, que c'est lui qui comprend les individus les plus brachycéphales. En effet, il est rare que leurs yeux ne soient pas quelque peu obliques. Cette obliquité coïncide communément avec l'effacement plus ou moins complet de la glabelle, l'épatement du nez et le bridement des yeux, une paupière *supérieure large et tombante*. Les parties constituant du nez sont toujours un peu fortes, malgré sa saillie et le plus souvent les orifices des narines ont leur grand axe *dans le sens transversal*. De plus ils

sont apparents dans la station debout, les ailes descendant plus bas que la ligne dorsale. Les pommettes sont moins saillantes que chez les Annamites et les Malais. Menton rond, sans aucune fossette ni sillon vertical. Cou de hauteur et de dimension moyennes; épaules larges et horizontales. Bras et avant-bras musclés, mais ronds comme ceux de la femme. Les mains sont fortes et les doigts non effilés comme chez les Annamites. La cuisse est forte, sans être bien musclée. Le mollet est également mieux dessiné que dans l'autre type et le pied est plus court.

Les Khmers du second type sont de taille élevée, sveltes et maigres, de teint moins foncé, de front plus bas. Les sourcils sont plus marqués, les *orbites sont creux*, la glabelle assez marquée, les yeux modérément bridés et obliques, le bord supérieur du nez droit et court, l'orifice des narines transversal. Les pommettes sont plus saillantes, donnant à la *physionomie un caractère plus osseux*, qu'accentue souvent un *creux sous-malaire*. Les dents très obliques et écartées *à leur extrémité libre*, ne sont que difficilement couvertes par les lèvres. La bouche est grande et mal dessinée. Le menton est court de sorte que la figure est aussi large que longue. Le cou est long et mince. Les membres supérieurs et inférieurs sont plutôt maigres et grêles. Les doigts sont longs, minces, noueux; la cuisse et le mollet peu développés.

Il y a certainement dans ce portrait des traits qui rappellent les Tsiams, les Moïs et certains Peunongs. Et ces traits sont précisément de ceux qui distinguent aussi les vieux Khmers des autres Cambodgiens.

La description que nous donne M. Maurel de la femme Khmère n'ajoute rien à la caractérisation des deux types en question. Elle paraît accuser la prédominance absolue du premier. La femme Khmère, en effet, est généralement petite (1 m. 50). Elle est forte, trapue et parfois même lourde et massive. Son teint est le même (28, 29, 30) quoique un peu moins foncé. Elle marche avec dignité, le corps un peu en arrière. Elle porte les cheveux le plus souvent ondés, courts, sauf une mèche qui passe derrière les oreilles et les dépasse de 5 à 6 centimètres. Les yeux le plus souvent obliques le sont rarement beaucoup, l'ouverture palpébrale étant plus grande que chez les hommes et les brides peu marquées. La saillie des pommettes, peu forte, est masquée par un embonpoint général. Les oreilles plus petites et bien ourlées, ont toujours le lobule percé. « Les femmes de la cour et de la ville n'ont qu'un trou de

petite dimension et ne portent que des pendants de peu de poids, quelquefois, rarement, *un anneau*. Mais, à la campagne, les femmes, suivant en cela la mode ancienne, comme en témoignent des *statues d'Angkor-Thom* et *d'Angkor-Vat*, portent des cylindres de bois, dont le but est manifestement d'agrandir cet orifice et d'augmenter le volume du lobule. Aussi voit-on *souvent* des lobules qui ont 5 et 6 centimètres de hauteur, et plus de 1 centimètre d'épaisseur. Le trou atteint de 4 à 5 centimètres en hauteur. Et souvent le pourtour se coupe, et alors les femmes s'en font faire un second. Des observateurs ont dit que les sauvages seuls, en particulier les Piaks, se perforaient ainsi le lobule de l'oreille et portaient des anneaux. Ils ont même prétendu que, grâce à cet usage, on les distinguait nettement et à coup sûr des Cambodgiens. Maintenant, nous trouvons au contraire dans cet usage qui est ancien et qui était probablement autrefois plus répandu qu'aujourd'hui, une raison péremptoire de rapprocher une fois plus le fond primitif cambodgien des sauvages Moïs et Peunongs.

Au demeurant, les traits de la femme Khmère seraient gros, forts et même grossièrement taillés. Le corps de même, est fort : les épaules et les bras sont cependant très bien faits; la taille est bien prise et souple, les hanches modérément saillantes, la poitrine développée, les seins fermes. Des observateurs donnent ceux-ci comme généralement piriformes, non mongoliques. D'après Mondière (*Mémoires*, 1882, p. 445), le sein piriforme serait rare au contraire et serait l'apanage des femmes dont la peau est la *plus blanche*. Leur grosseur devient considérable pendant la grossesse.

Le pubis est peu saillant et généralement rasé. Les cuisses sont fortes, bien faites, ainsi que les genoux. Les mollets sont forts, mal dessinés et descendent très bas. Le pied est petit (228) et bien fait. L'indice céphalique moyen de 12 d'entre elles est de 82,56.

Physiologiquement la Cambodgienne diffère quelque peu des femmes annamites et chinoises. Ainsi elle est sensiblement moins précoce que la femme annamite. Elle n'est jamais réglée avant 14 ans, semble-t-il, d'après des observations nombreuses de Mondières, alors que des Annamites le sont à *douze*. L'âge moyen de la première menstruation est pour elle de 16 ans 10 mois et demi. Il peut se faire d'ailleurs que cela soit dû au régime bien plus sévère auquel elle est soumise, régime qui l'expose aux vio-

lences sexuelles des hommes non mariés en avril et septembre, à ce que les rapports sexuels sont plus longtemps écartés de son imagination et de sa portée, à ce que le mariage est pour elle plus tardif. Alors que de jeunes Annamites de 15 à 16 ans ont déjà eu leur premier enfant, il n'y a pas, pour ainsi dire, de Cambodgienne qui soit mère avant 19 à 20 ans. Les phénomènes de la ménopause sont en conséquence aussi pour elle moins hâtifs. Ils n'apparaissent pas avant *quarante-quatre ans*, alors que chez les Annamites ils se montrent parfois à partir de 40 ans. Mais cela encore, de même que les seins piriformes et le teint plus clair, les rapproche des Indiennes. Chez celles-ci cependant la première menstruation a lieu souvent à 12 ans (Cauvin, *Mémoires*, 1888, p. 436).

Rien de bien précis ne se dégage donc de ces considérations. Il est clair seulement que dans le mélange et l'entrecroisement des caractères observés, si les caractères mongoliques dominent absolument aujourd'hui, il n'en a pas toujours été ainsi. Tantôt par les cheveux, tantôt par le portet le buste en tronc de cône, tantôt par les yeux droits, souvent par la taille et le crâne, ainsi que par la couleur de la peau, les Cambodgiens s'éloignent des populations environnantes franchement mongoliques. Et les différences mêmes qui les éloignent de celles-ci les rapprochent toutes, de même que certains traits de mœurs et particularités de caractère, des anciennes populations de l'Indo-Chine, anciens Tsiams, Moïs et Peunongs actuels.

Ce fait capital, je l'ai mis décidément en lumière, par l'étude de crânes.

III. — M. Maurel lui-même a recueilli, avec quelle peine! on le devine, huit squelettes provenant de Cambodgiens décapités en 1885 à la suite de faits de guerre. A ces squelettes il a réuni deux crânes de chefs également décapités, un crâne de bonze de Compong-Thom et enfin trois autres crânes dont un de femme, récoltés accidentellement.

Voici quels sont les indices obtenus par la mensuration de onze de ces crânes, celui de femme mis à part. Je les énumère suivant l'ordre croissant des indice céphaliques :

	Indice céphalique.	Indice nasal.	Indice orbitaire
N ^{os} 7	73,91	54,71	94,44
13	76,66	53,70	89,47
10	77,83	49,05	86,11
4	78,23	56,25	78,38
1	79,41	58	78,95
2	80,72	50	97,30
6	81,24	52,94	92,85
3	81,39	51,02	82,89
5	81,60	50,51	91,89
11	82,38	50,98	84,81
9	84,36	49,01	91,67
Moyenne. . . .	79,79	52,37	88,06

Ce sont, d'après les moyennes, des mésaticéphales à la limite de la mésorhinie et de la mésosémie orbitaire. Le sang mongolique l'emporte en eux nettement. Mais il y a parmi eux 4 platyrhiniens, un indice nasal de 58 et d'autre part des indices orbitaires faibles de 78 et de 82, un dolichocéphale vrai et un brachycéphale vrai. Les caractères s'entrecroisent et on reconnaît bien là l'existence d'éléments de deux types différents.

Au musée Broca se trouvent 4 Cambodgiens. Deux ne sont pas mesurables complètement : la voûte ayant été sciée pour l'extraction du cerveau (Néfs).

Voici les mesures que j'ai prises sur les deux autres :

Cambodgiens de Pnom-Penh (Vantalon, donateur).

D. A. P	180	164	
D. Tr. m	137	144	
D. basilo-bregm.	141	127	
D. frontal min.	106	93	
D. stéphanique	122	120	
D. bi-auriculaire	124	132	
Circonfér. antéro-post.	384	354	
Portion sous-cérébrale.	26 à 27	22	
— frontale totale.	140	128	
— pariétale.	132	102	(3 os wormiens).
Ligne naso-basilaire.	101	90	
Circonfér. horizontale.	512	492	
Portion antérieure	182	159	

Largeur bi-orbitaire externe . .	113	102
Espace inter-orbitaire.	21	20,5
Hauteur de l'orbite.	33	33,5
Largeur de l'orbite.	40	36
Nez longueur.	53,5	51,5
— largeur	27,5	22
Largeur bijugale.	—	105
— du maxillaire supér.	—	63,5
Longueur de la face.	94	88
Largeur bizygom.	—	130
Hauteur spino-alvéolaire	16	16
Indice céphalique.	76,11	87,80
— de hauteur	78,33	77,43
— stéphanique.	86,88	77,50
— orbitaire	82,50	92,4
— nasal.	51	42,72
— facial	—	67,69

J'ai été bien servi par le hasard, car ces deux crânes appartiennent bien à deux types différents. L'un est sous-dolichocéphale, mésorhinien et microsème, et n'a aucun caractère qui appartienne en propre aux mongoliques, tandis que l'autre, très brachycéphale et à indice orbitaire très élevé, présente, au contraire, des caractères dont l'association ne se rencontre que chez les races mongoliques.

Quel est ce type cambodgien non mongolique, aujourd'hui en voie de disparition ? On le devine d'après ce qui précède. Mais n'interrogeons maintenant que les crânes.

Si je réunis séparément à ce crâne sous dolichocéphale les crânes de M. Maurel ayant un indice inférieur à 80, non brachycéphales, j'obtiens une petite série de 6 crânes.

	Indice céphal.	Indice nasal.	Ind. orbitaire	Vertical.	Facial.
	73,91	54,71	94,44(?)	76,63	66,40
Musée Broca I.	76,11	51	82,50	78,33	
	76,66	53,70	89,47	76,66	73,33
	77,83	49,05	86,11	78,97	66,91
	78,23	56,25	78,38	78,23	65,12
	79,41	58	78,95	77,64	58,09
	77,02	53,78	84,97	77,74	65,97

Cette série n'est pas homogène au point de vue de l'indice orbitaire.

Mais je ne puis me dispenser d'exprimer des doutes sur l'indice orbitaire si élevé du dolichocéphale qui présente un écart si considérable avec les autres contrairement à ce que laisseraient supposer ses indices céphalique et facial.

Malgré ce cas plus que douteux, ces crânes restent mésorhiniens et avec cela ils sont sous-dolichocéphales et platyrhiniens.

Que signifie cet assemblage de caractères? Nous le savons, puisque c'est celui que nous avons rencontré chez les Tsiamis et la plupart des Moïs de la Cochinchine.

Voici, en effet, comment s'ordonne la série de nos crânes Moïs (Baria-Tioma-Lays).

	Indice céphal.	Indice nasal.	Ind. orbitaire.	Ind. vertical.	Ind. facial.
Nos 3	71,58	59,09	86,84	75,56	65,32
6	74,40	60,53	88,57	74,40	70
1	74,55	57,69	86,84	77,05	67,40
5	74,71	56,31	89,45	77,01	67,40
4	71,01	56	92,10	74,71	64,34
7	77,71	54	86,84	74,28	68,46
2	79,19	55,10	91,67	78,61	62,32
	75,59	56,96	88,87	75,94	66,46

Cette série présente plus d'homogénéité que la précédente. Aussi n'a-t-elle pas été extraite arbitrairement d'une série plus nombreuse. Elle se rapporte, nous le savons, à une population moins troublée dans ses caractères par des mélanges récents. Les orbites sont un peu plus élevés, le nez un peu plus large, le crâne un peu plus long et un peu moins haut. C'est-à-dire qu'ils ont seulement à un plus haut degré d'accentuation les caractères distinctifs des Cambodgiens les moins altérés par les mélanges avec les races jaunes avoisinantes. De part et d'autre, c'est la même association de caractères : sous-dolichocéphalie, platyrhinie et mésosémie orbitaires. Nous avons donc affaire à la même race que chez les Moïs, au même fond primitif que chez les Tsiamis. Quelle est cette race? Nous le savons. Elle est identique à l'élément qui domine encore chez les Proto-Dravidiens et Dravidiens du sud de l'Inde, sauf altérations dues à des mélanges avec un élément malais et un élément plus noble et plus grand, sous-caucasique, dont nous avons

également reconnu la présence tant chez les Tsiamis que chez les Moïs, les Peunongs et qui est indonésien (Battak-Dayak).

Mais cette race n'a pas été introduite par des conquérants cambodgiens, n'a pas été amenée du Nord de l'Inde, du bassin du Gange; car c'est hors du Cambodge, dans des territoires où jamais les Cambodgiens n'ont étendu leur domination, que nous l'avons retrouvée d'abord à l'état le plus pur. Sa présence n'a pas de rapport nécessaire avec le royaume Khmer. Elle est, au contraire, directement liée à la domination des Tsiamis dont elle constituait le principal élément. Les Tsiamis furent, d'ailleurs, les premiers maîtres du territoire cambodgien.

Toutes les hypothèses émises sur l'origine du peuple Khmer pris dans son ensemble, à part toutefois l'élément mongolique d'origine récente et connue, quoique aujourd'hui prédominant, toutes ces hypothèses sont périmées.

La puissance des Khmers a pris naissance au sein du royaume des Tsiamis et elle a grandi à son détriment. Si des conquérants ou des émigrants sont venus directement de l'Inde par la Birmanie pour s'établir autour du grand lac, c'est qu'ils ont trouvé là des éléments d'une civilisation semblable à la leur, et un peuple professant déjà la même religion qu'eux. Ils auraient pu y être accueillis en coreligionnaires et en amis; et nous ne savons pas du tout s'ils ne l'ont pas été ainsi, s'ils ne se sont pas introduits sous la protection des croyances religieuses des Tsiamis. Il peut se faire aussi qu'ils se soient présentés en adeptes et en prédicateurs d'une religion nouvelle, que la fondation du royaume cambodgien soit due au mouvement de propagande bouddhiste parti directement du Nord de l'Inde. D'après certains indices relevés récemment et qu'il serait peut-être nécessaire d'étudier de près, le bouddhisme cambodgien aurait une origine nord-indienne et n'aurait subi l'influence de Ceylan qu'après le *x^e* siècle (*Revue ethnographique*, 1885, p. 489). Tandis que le bouddhisme très superficiel, d'ailleurs, des Tsiamis, aurait des rapports avec le Djaïnisme. En tout cas, les familles princières, les rois actuels du Cambodge, se disent originaires de Bénarès. Les envahisseurs ou prédicateurs étaient hindous. Ils ont laissé assurément dans le pays quelques empreintes disséminées de la noblesse de leurs origines. Mais il ne faut pas s'étonner qu'on ne retrouve plus d'eux des descendants reconnaissables. L'importante colonie d'Hindous qui, au su de l'histoire et bien plus récemment, s'est établie à Java, y a disparu, elle aussi.

La religion même qu'ils apportaient, le bouddhisme, devant lequel s'écroulaient les barrières qui séparaient les castes, les condamnait à fusionner avec les indigènes et à disparaître.

Ces immigrés Hindous, en relations directes avec l'Inde du Nord, en possession d'une civilisation raffinée, d'une supériorité réelle et entourés d'un véritable prestige, ont pu sans trop de peine, aux premiers siècles de notre ère, se tailler un royaume sur ces territoires peu peuplés. Des monuments d'une grandeur imposante et d'une richesse qui nous étonne, sont là pour prouver que du moins au centre de leur domination et pendant la période, d'ailleurs courte, de son apogée, ils ont su discipliner et assouplir à de grandes œuvres civilisatrices les indigènes presque incultes qu'ils gouvernaient. Ils les ont marqués d'une empreinte plus noble et ont su leur donner le dehors d'un peuple civilisé. Il semble pourtant qu'il en a été de leur action morale comme de leurs caractères physiques. Elle s'est diluée avec leur sang, et au-dessus d'elle aujourd'hui c'est le caractère autochtone des populations un instant maîtrisées, qui s'impose à l'attention comme distinctif du Cambodgien.

Tous les observateurs ont, en effet, exprimé sur celui-ci des remarques qui se résument à ceci : « Ce qui distingue par dessus tout le Khmer de ses voisins les Annamites, les Siamois et les Laotiens, ce sont les particularités de son caractère. Le Cambodgien, en dépit des apparences de civilisé que lui donne son organisation politique, est extrêmement voisin de l'état sauvage et tend de plus en plus à retourner à la vie de forêt, qui semble sa condition naturelle. Le Cambodgien est le plus sombre, le plus concentré et le plus inférieur des Indo-Chinois, des Indo-Chinois organisés en corps de nation civilisée, s'entend. Malgré une bravoure personnelle véritable, une force physique plus grande et des goûts plus guerriers que ses voisins, il se fait toujours battre par eux; quoique très doux d'ordinaire, il est profondément vindicatif et cruel quand il a été poussé à bout; comme les enfants et les sauvages, il possède des facultés singulières d'imitation qui peuvent faire illusion à un observateur superficiel; il accepte néanmoins plus facilement que les Annamites certains produits de notre civilisation et de notre commerce » (Harmand).

Aucun des traits de cette mentalité particulière ne peut surprendre si tout s'est passé, en effet, comme je viens de le dire, si le fond ethnique au Cambodge fut, à l'origine, le même que

chez nos Moïs de la Cochinchine qui, Tsiamis eux-mêmes en partie, ont joui d'une certaine civilisation pendant des siècles, et ont subi la longue domination d'une nation cultivée, sans en rien garder qui ait pu les maintenir au-dessus de la vie misérable de sauvages. L'ethnogénie du Cambodge me paraît ainsi définitivement fixée, sauf quelques détails au sujet desquels on ne variera plus beaucoup. Toutes les dissidences précédentes se résolvent.

Nous nous expliquons dès lors, en effet, parfaitement que M. Harmand y ait observé des cheveux *frisés* et des traits *négroïdes*; que M. Maurel y ait été frappé de la ressemblance de vieux Kmers avec des Dravidiens, que d'autres observateurs aujourd'hui même et très couramment identifient les Cambodgiens avec leurs voisins sauvages, les Peunongs; qu'on trouve chez les uns et chez les autres la même défiance et la même antipathie pour la vie régulière des peuples civilisés; qu'enfin des savants comme M. Pierre, le directeur bien connu du jardin botanique de Saïgon, ait été frappé de l'identité d'aspect de certaines populations de l'intérieur de Java avec celles du Cambodge où se sont opérés des mélanges analogues.

Il nous est encore impossible et il sera sans doute toujours bien difficile de savoir quels éléments de sa civilisation le royaume des Kmers, élevé presque avec les mêmes populations, a pu emprunter au royaume du Tsiampa... Tout ce qui, au Cambodge, a du rapport avec l'Inde du Sud et la culture javanaise, est dû assurément aux Tsiamis. Le départ de cet apport est encore à faire exactement. Quelle est, par exemple, l'origine réelle de l'alphabet cambodgien? Il ne se distingue pas entièrement de celui des Tsiamis, et il offre de grandes ressemblances avec ceux du Dekkan (Bergaigne).

Les immigrants Kmers se seraient donc servi de l'écriture en usage dans le pays avant leur arrivée. Mais ils ont gardé et propagé le bouddhisme qu'ils apportaient. Ils ont aussi imposé leur langue. Fr. Garnier croyait que la langue cambodgienne établissait une transition entre la langue polysyllabique de la Sonde et les langues monosyllabiques de la péninsule. C'est plutôt le cas du Tsiam. Et l'opinion qui tend à prévaloir est bien différente. Elle s'appuie sur l'appréciation d'un linguiste, Janneau, qui, il y a déjà longtemps (1870), disait que le khmer, renfermant des mots sanscrits, était de souche aryaque, ayant gardé avec une fidélité unique peut-être les formes primitives des racines de la langue

mère. » Il a bien pu, toutefois, n'y avoir qu'une pénétration d'une langue indigène par des formes sanscrites et un vocabulaire aryen. L'opinion d'autres linguistes (André Lefèvre), que je partage, est que la question n'est pas tranchée.

Par l'influence qu'ont eue réciproquement l'un sur l'autre les deux peuples, Khmers et Tsiams, tantôt ennemis, tantôt alliés, il s'est produit un enchevêtrement et un amalgame de leurs personnalités nationales. Au VII^e siècle, les historiens chinois les considéraient comme ayant les mêmes mœurs et les mêmes lois. Dans les familles nobles des deux peuples, en effet, on observait la coutume indienne de brûler les corps. Cette coutume d'ailleurs existait aussi à Java. De sorte qu'elle a pu être introduite du Sud par les Tsiams, comme du Nord par les Khmers. Encore, en 1321, chez tous les deux, la veuve montait sur le bûcher de son mari. Il en était aussi de même naguère à Java. Et nous savons, en effet, à n'en pas douter, puisque Ptolémée a recueilli des noms indiens des terres des archipels de la Sonde, dès le I^{er} siècle, que l'influence de l'Inde a rayonné sur toutes ces régions pendant de longs siècles et depuis une époque reculée.

